

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Images de la littérature jeunesse

Louise Melançon

Volume 25, numéro 3, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

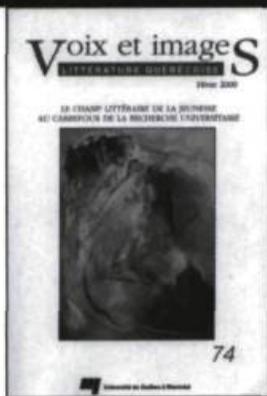
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, L. (2003). Images de la littérature jeunesse. *Lurelu*, 25(3), 103–104.



Images de la littérature jeunesse

Louise Melançon

La revue *Voix et images* du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal publiait en 2000 un numéro¹ dont le dossier principal portait sur la littérature d'enfance et de jeunesse. En avant-propos, Jean-François Chassay, membre du comité de rédaction, souligne, à juste titre, le développement phénoménal de l'édition québécoise pour la jeunesse dans les vingt dernières années ainsi que l'intérêt grandissant des chercheurs universitaires pour le champ de la littérature jeunesse. On ne peut qu'être d'accord avec lui.

Jacques Lamothe (Université du Québec à Montréal), qui a dirigé ce dossier, le présente comme «un état des lieux de la critique universitaire» (*Voix et images*, p. 239). On constate, en effet, que les collaborateurs sont de provenance diverse et que les angles de recherche privilégiés sont variés.

Si, comme moi, vous vous intéressez aux romans pour adolescents, vous lirez avec intérêt le texte de Françoise Lepage intitulé : «Le concept d'adolescence : évolution et représentation dans la littérature québécoise pour la jeunesse». Après avoir évoqué les grandes lignes de son évolution historique, elle établit un parallèle entre l'histoire du concept d'adolescence et le contenu de la littérature québécoise pour adolescents à partir de ses débuts jusqu'à la fin des années 90.

Chaque époque reflétant la compréhension de la société à l'égard du phénomène de l'adolescence, Françoise Lepage montre clairement comment entre *Les aventures de Perrine et Charlot* de Marie-Claire Daveluy publiées au début des années 20 jusqu'à la publication de *Cassiopée ou l'été polonais*² de Michèle Marineau, le concept d'adolescence évolue considérablement. Entre Jean Paul, personnage d'un roman éponyme écrit par le père Paul-Émile Farley en 1929 à l'intention des élèves des collèges, et François Gougeon, adolescent tout droit sorti de l'ima-

gination de Raymond Plante, il y a un monde! Au rythme des changements sociaux, la notion de l'adolescence évolue graduellement et cela se reflète dans la littérature pour la jeunesse.

Alors qu'au début des années 30, l'adolescence en littérature est considérée comme un moment d'égarement à réprimer ou à conjurer comme s'il s'agissait d'un mauvais sort, la fin des années 40 et le début des années 50 voient émerger des romans où les problèmes de l'adolescence sont abordés carrément. Il faut toutefois attendre la fin des années 50 avant que des auteurs donnent la parole aux adolescents. Et cet *exploit* revient à Paule Daveluy. Si vous n'avez pas encore fait la connaissance de son héroïne, Rosanne³, c'est le moment de le faire. Cependant, ce n'est qu'aux années 80 que d'autres auteurs suivent son exemple, précise Françoise Lepage. Par ailleurs, les années 60 et 70 préparent le terrain à la production romanesque des années 80 qui témoignera d'«une affirmation croissante de la psychologie adolescente» (*Voix et images*, p. 247). En effet, dans *Le Dernier des Raisins*⁴ et *Cassiopée ou l'été polonais*, parus au milieu des années 80, l'adolescence est abordée dans tous ses aspects (ou presque) : éveil à la sexualité, premiers émois amoureux, relations avec les parents, amitiés, jalousie, drogue et j'en passe.

L'éclairage que Françoise Lepage jette sur le phénomène de l'adolescence en littérature jeunesse est fort intéressant, car il nous permet de porter un regard plus critique, je dirais, sur les collections dites «pour adolescents». De plus, comme l'évolution du concept n'est peut-être pas terminée, souligne-t-elle si justement, on peut penser que le résultat de cette évolution continuera d'être reflété dans la littérature pour la jeunesse. C'est à suivre!

Cette émergence d'un discours adolescent en littérature jeunesse se maintient et

continue de s'accroître au cours de la décennie 90. Lucie Guillemette de l'Université de Trois-Rivières se penche ici sur le discours féminin de cette période en étudiant la trilogie romanesque de Marie-Francine Hébert⁵ dans une optique féministe et postmodernisme. La parole féminine, celle de Léa notamment, est décortiquée et interprétée selon ce vecteur pour le moins original, mais qui comporte des aspects difficiles à saisir pour des non-initiés.

Un aspect intéressant qui émerge de l'analyse : la quête identitaire de Léa. Forcément, dans une trilogie, le personnage évolue. À travers ce qu'elle nous dit de la vie, de son monde, de sa culture, à travers le regard qu'elle porte sur son environnement, ses parents, sa vie amoureuse, nous assistons aux différents changements qui s'opèrent dans sa personnalité.

Le roman pour adolescents a aussi fait l'objet d'une étude par Claire Le Brun (Université Concordia). La chercheuse, par l'angle de la spatiotemporalité, a choisi de poser sa lorgnette sur la collection «Roman +» des Éditions de La courte échelle. Elle y applique le concept de «chronotope» (unité de temps et de lieu), emprunté à Mikhaïl Bakhtine, et examine «les unités spatio-temporelles dominantes» (*Voix et images*, p. 268) de quelque cinquante-huit romans, parus entre 1989 et 1999, de cette collection fort populaire auprès des jeunes lecteurs.

Claire Le Brun nous démontre que, dans la majorité des romans de la collection «Roman +», le temps du récit se déroule le plus souvent sur quelques semaines ou quelques mois de la vie des personnages; période correspondant le plus souvent à la période scolaire. Toutefois, certains romans n'ont pas manqué de la surprendre, tel *Le long silence*⁶ de Sylvie Desrosiers. Le temps de récit : 1 h 10 minutes seulement. Il s'agit du jeune narrateur, qui, nous l'apprenons à la fin du ro-

man, soliloque devant le cercueil de sa meilleure amie décédée à la suite d'un suicide. Ce qui prouve que, lorsque l'auteur sort des sentiers battus, cela peut donner lieu à un roman original et poignant comme dans ce cas-ci.

De plus, la chercheuse a constaté que l'espace est à dominante urbaine. En effet, «la grande majorité des romans de la collection a pour cadre Montréal» (*Voix et images*, p. 274). Quelques exceptions cependant — il y en a toujours et fort heureusement d'ailleurs — dont *Lettre à Madeleine*⁷, roman qui se passe au Congo et au Rwanda. Je vous le recommande chaudement pour le dépaysement, mais aussi pour son côté touchant, humain.

Grâce à l'étude de Claire Le Brun sur la dimension spatiotemporelle dans les romans de la collection «Roman +», nous disposons à présent d'un éclairage nouveau pour juger de l'intérêt de collections qui ont tendance à proposer un modèle spatiotemporel par trop uniforme et finissent par ennuyer.

À force de toujours présenter les romans jeunesse sous une même forme spatiotemporelle, les auteurs ratent là une belle occasion de faire voyager leurs jeunes lecteurs vers d'autres cieux.

Vous vous rappelez sans doute avec bonheur du très bel album *Contes pour enfants* que les Éditions du Boréal ont mis sur le marché en 1998. Cette édition comporte quatre récits de Gabrielle Roy : *Ma vache Bossie*, *Courte Queue*, *L'Espagnole* et *la Pékinoise* et *L'Empereur des bois*. Comme le signale François Ricard dans la note de l'éditeur : «Jamais Gabrielle Roy n'écrivit directement à l'intention du jeune public.» Qu'à cela ne tienne, ces récits dont le ton et la matière semblent si bien adaptés à un jeune public lecteur font maintenant l'objet d'une publication destinée à des lecteurs âgés de sept à onze ans. Cette décision éditoriale a attiré l'attention de la chercheuse Claude

Romney. Son article illustre de façon significative que, par plusieurs côtés, ces récits peuvent, en effet, rejoindre les jeunes lecteurs. Par exemple, *L'Empereur des bois*, un conte écologique, trouvera un écho chez les jeunes lecteurs d'aujourd'hui sensibilisés qu'ils sont aux espèces en voie d'extinction. Deux autres contes, *Courte Queue* et *L'Espagnole et la Pékinoise*, mettent en scène des animaux comme il arrive très fréquemment dans les contes pour enfants. D'où leur nouveau statut de texte pour enfants.

De l'analyse de M^{me} Romney, je retiens ce commentaire : «Les enfants n'y sont à aucun moment traités avec condescendance.» (*Voix et images*, p. 252) Et pour cause. Gabrielle Roy ne s'adressait pas à eux, au point de départ. Cela lui aurait-il permis d'éviter certains écueils tels que la mièvrerie ou encore l'infantilisation — défauts qui guettent tant les écrivains pour l'enfance et la jeunesse?

La dernière analyse de ce numéro de *Voix et images* est signée Jacques Lamothe (Université du Québec à Montréal) et traite du roman de Jean Lemieux, *Le trésor de Brion*⁸. Vous, comme moi, savez que ce roman est original et digne d'intérêt pour tout adolescent lecteur. Or, Jacques Lamothe nous en fait découvrir une nouvelle facette qui le rend encore plus intéressant à mes yeux. Ce roman constitue pour le chercheur un «objet de lecture à plusieurs registres» (*Voix et images*, p. 300) tant par le croisement de textes qu'il comporte que par la multiplication de références intertextuelles. En fait, Jacques Lamothe démontre comment la lecture de ce roman d'aventures est modulée par l'intertextualité. Au-delà de la complexité que peut représenter le concept d'intertextualité pour le commun des mortels, la démonstration assez rigoureuse du chercheur permet de comprendre assez bien le phénomène, d'en goûter les fruits, d'en comprendre le mécanisme.

Cette étude de Jacques Lamothe soulève, à mon avis, la question de la qualité de lecture des adolescents. Comment faire profiter les jeunes lecteurs de la richesse d'un récit? Comment les faire jouer des pistes, des renvois, des signaux, semés au fil d'un récit dont la trame est constituée de multiples réseaux de références? Le résultat de toute lecture dépend de la perspicacité du jeune lecteur à savoir lire entre les lignes, et à la qualité de son niveau de culture générale. Je dirais que plus un jeune aura lu, plus il sera en mesure de reconnaître ces bouées lancées par l'auteur et de s'en emparer afin de rendre son expérience encore plus grise et enrichissante.



Notes

1. Jacques Lamothe (coord.), «Le champ littéraire de la jeunesse au carrefour de la recherche universitaire», *Voix et images*, n° 74, hiver 2000, 412 p. (Département d'études littéraires, UQÀM, C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal H3C 3P8.)
2. Michèle Marineau, *Cassiopée ou l'été polonais*, Québec Amérique, 1988, 195 p.
3. Version intégrale en quatre tomes rééditée en 1996 chez Québec Amérique : *L'été enchanté*, *Drôle d'automne*, *Cet hiver-là*, *Cher printemps*.
4. Raymond Plante, *Le Dernier des Raisins*, Québec Amérique, 1986, 161 p.
5. La trilogie publiée à La courte échelle dans la collection «Roman +»: *Le cœur en bataille* (1990); *Je t'aime, je te hais* (1991); *Sauve qui peut l'amour* (1992).
6. Sylvie Desrosiers, *Le long silence*, coll. «Roman +», La courte échelle, 1996, 146 p.
7. Marie-Danielle Croteau, *Lettre à Madeleine*, coll. «Roman +», La courte échelle, 1999, 144 p.
8. Jean Lemieux, *Le trésor de Brion*, coll. «Titan +», Québec Amérique, 1996, 387 p.